

ADMINISTRATION :  
**Imprimerie F. RUEDI**  
 Lausanne  
 3, Jumelles — Tél. 12-44

ABONNEMENTS :  
 Suisse, 3 fr. par an; autres  
 pays, 5 fr. par an.  
 10 centimes le numéro.

# La Voix de l'Humanité

Organe de la « Ligue pour la défense de l'Humanité  
 et pour l'organisation de son progrès »

Les membres de la Ligue  
 pour la défense de l'hu-  
 manité fixent de leur propre  
 gré le montant de leur coti-  
 sation.

Compte de chèques pos-  
 taux : III. 496.

Envoi gratuit des statuts  
 de la ligue et de numéros  
 spécimens de tous ses  
 organes. S'adresser au se-  
 créariat, Lausanne, 3 Ju-  
 melles.

Comité suisse de la Ligue : D<sup>r</sup> Auguste FOREL ; Albert LOCHER, G. MÜLLER, conseil-  
 lers nationaux ; A. SUTER, président du Conseil communal de Lausanne ;  
 D<sup>r</sup> Tschumi, D<sup>r</sup> Moser, conseillers d'Etat, Berne ; D<sup>r</sup> R. BRODA ; A. SESSLER (Berne),  
 D<sup>r</sup> A. HUBER (Bâle), anciens présidents de tribunaux ; D<sup>r</sup> A. de QUERVAIN, profes-  
 seur à l'Université de Zurich ; F. RUEDI, ancien député du Grand Conseil vaudois,  
 Lausanne ; E. RAPIN, pasteur, président honoraire de la Société vaudoise de la paix ;  
 E. PEYTRÉQUIN, président du conseil d'administration du journal « La Libre Pensée  
 internationale » ; H. HODLER, directeur du journal « Esperanto », Genève, etc.

Comité de patronage international : A. NAQUET, anc. sénateur, Paris ; Jean LON-  
 GUET, député de la Seine ; Gustave HUBBARD, ancien député de Seine-et-Oise ; Ramsay  
 MACDONALD, de la Chambre des Communes ; Lino FERRIANI, procureur-général hono-  
 raire, Côme ; W. FOERSTER, président du Bureau international des poids et mesures ;  
 Dr. N. af URSIN, ancien vice-président de la Diète finlandaise ; Sir Robert SROUT, an-  
 cien premier ministre de la Nouvelle-Zélande, etc.  
 Président de la Ligue : D<sup>r</sup> R. BRODA, directeur des « Documents du Progrès ».  
 Prière d'envoyer à M. Fr. Ruedi, membre du Comité suisse, Lausanne, Jumelles 3,  
 tout ce qui concerne la rédaction de la « Voix de l'Humanité ».

Nos appels à la conscience de chaque nation se publiant en sa langue, nous prions nos lecteurs de consulter les autres organes de notre Ligue pour se rendre compte de son but impartial.

## Les poètes et la guerre

par RENÉ ARCOS<sup>1)</sup>

Un des spectacles les plus affligeants et les plus tragiques de cette guerre n'est-il pas de voir entraînés, bon gré mal gré, dans l'immense et absurde tuerie ceux qui, par leurs aspirations et leur qualité d'âme, y semblaient le moins préparés ? Prêtres et religieux de toutes confessions, apôtres de l'entente entre les hommes, poètes de l'amour et de la fraternité, durement matés et bâillonnés, ont été jetés pêle-mêle dans le conflit. Il semble que la haine et la bêtise « au front de taureau », après une lutte émouvante et ancienne contre les forces de l'amour et de l'intelligence, aient d'un seul coup remporté un triomphe écrasant. Autrefois et même au temps des guerres napoléoniennes, il fut possible à ceux qui répugnaient au métier des armes de rester en dehors de l'arène, mais aujourd'hui, il faut être au moins empereur ou académicien, pour être sûr de ne pas toucher à un fusil. De nobles esprits affirment qu'il serait plus sensé et plus héroïque de se laisser conduire au poteau d'exécution plutôt que d'aller se faire tuer et tuer soi-même pour une foi qui n'est pas la vôtre, mais, comme l'a écrit Anatole France : « Il est plus naturel encore aux hommes de tuer que de mourir pour ce qui leur semble excellent et véritable. » A vrai dire, dans la plupart des pays en guerre actuellement, on s'est efforcé de verser les prêtres et les religieux dans les services accessoires ou sanitaires des armées. Pour ce qui est de la conscience et des opinions des autres citoyens, on ne s'en est guère occupé ! L'Etat le plus athée même s'est cru obligé de respecter les doctrines religieuses en rangeant les prêtres dans le corps des infirmiers ou des brancardiers, alors qu'il envoyait aux crénaux des tranchées, armé d'un fusil et d'un poignard, un poète dont toute l'œuvre n'est qu'un chant d'amour, de cordialité et de pitié. Sans doute, beaucoup de poètes et d'écrivains de tous les pays en guerre, par patriotisme ou conviction, par faiblesse au milieu d'influences de toutes sortes, peut-être aussi dans le poignant désir de croire un peu à cette cause pour laquelle on les forçait de donner leur vie, ont accepté l'aventure... au moins comme on accepte la fatalité. Mais combien d'autres, à jamais désespérés, regardent en pleurant leurs mains qui ont versé le sang. Combien d'autres, après avoir partagé la fureur générale des premiers jours, ont eu le temps depuis de retrouver leurs propres pensées et se

lamentent aujourd'hui sur la tristesse des temps présents. Poètes animés d'un idéal aussi élevé et beaucoup plus sincère souvent que celui de bien des prêtres, pourquoi n'ont-ils pas joui au moins du respect mitigé accordé à ces derniers ? Plusieurs avaient tout sacrifié à leur idéal, acceptant une vie de privations et de renoncements incroyables pour rester de purs poètes. Ils n'avaient jamais rien demandé à ces Etats qui, d'ailleurs, les ignorèrent superbement jusqu'au jour où ils vinrent tout à coup s'emparer de leur vie pour l'employer jusqu'au dernier souffle à détruire celle d'autrui. Il est vrai que, pendant ce temps-là, maints histrions et poètes lauréats bien à l'abri dans des « fonctions indispensables » ou leurs 50 ans d'âge, continuaient à sonner du clairon et à battre du tambour.

« Que faisons-nous dans cette guerre ? me disait l'un de mes chers compagnons qui a été tué depuis. Qui nous demandera jamais de mourir pour ce que nous aimons ? Nous n'avons que deux ennemis : ils sont quotidiens, éternels, imbattables, c'est la sottise et la méchanceté universelles. »

Tous ceux qui sont tombés déjà et que je connaissais ! Louis Pergaud, au visage imprégné d'une si bonne tendresse humaine ; toi que je vis sangloter d'un tel désespoir sur le cercueil du poète Léon Deubel qui se suicida avant la guerre et dont nous pourrions envier le sort aujourd'hui. Vous, Jean Florence, si disert et affectueux, qui aviez entrepris de nous faire connaître la plus récente littérature anglaise. Vous, André Spire, dont les poèmes sociaux chantaient le plus pur idéal d'humanité. Olivier Hourcade, Charles Dumas, Mario Meunier, tant d'autres ; et vous, mon cher Drouard, au cœur si charitable ; et toi, mon tendre ami Henri Doucet, peintre, mais poète aussi par ton art, qui vivais en Avignon auprès de ta femme et de ton enfant, cueillant les olives, puisant l'eau fraîche du puits, pareil au sage de Virgile. Tous, et celui qui avait fait sur moi un article si dur et sans doute un peu injuste. Ceux qui ne me connaissaient pas ; ceux aussi qui ne m'aimaient pas. Ceux pour qui je tremble encore tous les jours : Chennevière, le poète génial du Printemps, déjà blessé une fois, à Verdun aujourd'hui ; Charles Vildrac, le grand poète du *Livre d'Amour* ; Duhamel, qui écrit au jour le jour au chevet des blessés et des agonisants « La vie des Martyrs » ; Jean Richard Bloch, blessé deux fois, et de nouveau dans la bataille ; mon vieux Bazalgette, le traducteur de Walt Whitman ; tous, je les confonds, dans la même douleur pour ceux qui ne sont plus, dans la même appréhension pour ceux qui sont encore plongés dans le drame. Je pense un peu plus à eux qu'aux autres hommes et ce n'est pas très bien, je le sais, mais nous étions un peu de la même famille et nos noms nous devenaient familiers à force de les lire dans les mêmes revues et sur la couverture de nos livres. Et puis, nous nous étions passionnés pour les mêmes choses ; nous nous étions même querrellés quelquefois.

A jamais découragés et avides de l'exil hautain, répétons-nous le cri de Mallarmé :

Fuir, là-bas ! Fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
 D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Mais, avec Goethe, « je ne pense pas non plus qu'il soit bien salubre de s'isoler comme Vie-land ».

Et puis où fuir ? La haine pousse partout comme l'herbe sur la prairie humide. Celui qui ose parler d'amour est immédiatement pris à partie par les deux groupes de combattants, tel le naïf passant qui, s'entremettant dans une querelle, reçoit bientôt les coups des adversaires un moment réconciliés pour le châtier. La liberté même a disparu de la terre. Qu'importe, nous ne devons pas perdre confiance, nous ne devons pas perdre courage. Ce sera notre tâche de restaurer l'idéal dévasté et de ramener l'amour dans le cœur des hommes. Et les hommes nous entendront, qui auront communiqué dans les mêmes souffrances. Un ministre français (Marcel Sembat) a pu dire : « Nous n'avons rien contre le peuple allemand et nous lui serrons volontiers la main quand nous aurons fait la paix avec lui. » Gardons la foi. O mes anciens compagnons ! je voudrais vous chanter ce petit poème de la liberté que j'ai composé ce printemps dans la prison de Messine où m'avait enfermé le gouvernement italien. Encore une fois ne perdons pas confiance. Notre croyance est plus forte que de fugitifs événements.

Car nous saurons toujours  
 Au plus épais de l'ombre  
 Inventer la clarté

Et jeter d'une voix sonore  
 Sur le lieu même du supplice  
 Une louange véhémement.

RENÉ ARCOS.

## La Paix triomphante

UN RÊVE

par JULES MONOD.

Les cris des mères, des épouses et des orphelins ont été plus puissants que la voix du canon. Les mères sont venues, toutes les mères désespérées et sanglotantes, les mères des races ennemies et, avec elles, les épouses aux voiles noirs, aux yeux tristes et, dans leurs bras, les enfants chétifs, les orphelins d'hier et ceux de demain.

Et, devant cette foule immense, innombrable, qui moutonnait des confins du monde, le canon s'est tu, la fusillade a cessé et les cœurs des combattants se sont attendris.

Et les mères ont dit : « Voulez-vous nous tuer, nous qui vous avons mis au monde ? Voulez-vous nous donner la mort, nous qui vous avons donné

<sup>1)</sup> M. René Arcos est un poète parisien de la nouvelle génération. Indépendamment de nombreux articles dans les revues françaises et étrangères, il a publié plusieurs recueils de poèmes : *L'Âme Essentielle*, *La Tragédie des Espaces*, *Ce qui Naît*, et un drame, *L'Île Perdue*, qui, bien qu'antérieur à la guerre, présente de curieuses analogies avec les événements actuels. M. René Arcos a fait partie du groupe des poètes de l'Abbaye qui tentèrent, il y a quelques années, un essai de vie en commun.

la vie ? Etes-vous devenus pires que des animaux sauvages qui tuent pour manger, tandis que vous tuez parce qu'on vous a poussés à la haine et que vous avez en vous l'ivresse rouge du sang ? Voyez, nous sommes à bout, à bout de tout, à bout de sacrifices, de larmes et d'angoisses; nous n'en pouvons plus, depuis deux ans que nous souffrons et que nous pleurons ! Ayez pitié de nous, pitié de nos cheveux blancs, pitié de nos yeux qui ne peuvent plus pleurer, parce qu'ils sont vides de larmes ! Pourquoi vous battez-vous ? Le savez-vous seulement ? Pour un peu de terrain, pour quelques mots sonores et creux, pour beaucoup de mensonges ! Voyez, nous sommes devant la bouche de vos canons, devant la menace de vos fusils; les premiers coups que vous tirerez encore nous tueront, nous, vos mères, celles qui vous ont enfantés dans la joie, celles que vous allez faire mourir dans l'horreur. »

Les femmes criaient : « Pitié ! pourquoi vous battre entre vous, puisque vous êtes tous des êtres semblables, ayant les mêmes besoins, les mêmes droits et les mêmes souffrances, créés par le même Dieu, vivant sur la même terre ? Hommes d'une heure, vous vous volez cette heure ! Ceux que vous cherchez à tuer ont aussi des femmes, comme vous, des enfants, comme vous, des mères, comme vous, qui pleureront et mourront dans la douleur et la misère. Vous avez juré de nous donner du bonheur et vous nous apportez l'épouvante et la mort ! Pourquoi vous battre ? Pour de la haine, alors qu'il n'y a au monde que de l'amour ! La terre tressaille de volupté et vous ne pensez qu'à la haine et à la souffrance. Voyez ! nous sommes belles, nous vous aimons et nous vous donnerons de l'amour plus fort que la haine. »

Et elles élevèrent leurs petits enfants amaigris au bout de leurs bras. Et ceux-ci crièrent : « Père, père, ne combattez plus ! Revenez à la maison vide, vers le foyer éteint où nous pleurons ! » Et ils crièrent plus fort : « Papa ! papa ! » avec des voix suppliantes, tendant leurs petites mains roses.

Puis, toutes les femmes des peuples qui se battaient, les femmes innombrables allèrent les unes vers les autres et se prirent par la main, s'embrassèrent tendrement et pleurèrent ensemble, disant : « Nos yeux ont les mêmes larmes, nos cœurs ont les mêmes frissons, nos âmes les mêmes amertumes ! Nous ne sommes donc pas ennemies, mais sœurs par la douleur commune qui nous torture. C'est nous qui sommes la grande patrie humaine, la patrie qui embrasse toute la terre et contient toutes les races. Cette patrie est faite de notre amour, de nos caresses, du rire de notre enfant, de la lumière de notre foyer; elle est pacifique, généreuse et féconde; les autres patries sont égoïstes, ambitieuses et cruelles et ne vivent que sur les ruines les unes des autres. Unissons-nous pour que la grande patrie humaine triomphe et que la guerre finisse, la guerre horrible, la guerre criminelle, la guerre fratricide, qui disperse les foyers, remplit les cimetières et vide les berceaux. Car, si elle doit continuer, nous mourrons tous et la terre riante, féconde et lumineuse ne sera plus qu'un désert affreux, empoisonné par l'odeur de la mort et submergé par la vague de sang qui monte toujours ! »

Puis, elles formèrent, toutes enlacées, une grande muraille vivante, gémissante et suppliante, aux mille bouches implorantes, une muraille invincible, plus forte que les citadelles et les remparts et dressée entre les peuples qui se déchiraient, et, au nom du droit et de la justice, violaient la justice et le droit.

Et les hommes n'osèrent plus tirer, de peur de blesser quelqu'un des leurs, d'anéantir leur propre chair, leurs mères, leurs femmes, leurs enfants. Alors, la honte monta à leur front, les armes tombèrent de leurs poings, ils se regardèrent et se virent, tels qu'ils étaient, des criminels aux mains ensanglantées et ils eurent horreur de ce qu'ils avaient fait et malgré les cris de rage des mau-

vais bergers, de ceux qui vivent de la mort et aiment dans la haine, de ceux qui les poussaient, par derrière, à tuer leurs frères, pour conquérir un peu d'or et un peu d'ambition, ils allèrent au devant de leurs ennemis, sacrifiés comme eux à la même trahison et leur tendirent des mains fraternelles.

Les victimes triomphèrent des bourreaux, l'amour encore une fois vainquit la haine et la paix immortelle déploya, sur les peuples réconciliés, ses grandes ailes de lumière.

Jules MONOD.

## Contre les représailles

Le Comité international de la Croix-Rouge vient d'adresser aux belligérants et aux pays neutres l'appel suivant relatif aux mesures de représailles contre les prisonniers.

La Croix-Rouge, qui, nous sommes heureux de le dire, a pris dans cette guerre un immense développement, et dont l'action bienfaisante s'exerce en grand chez les belligérants, avec l'aide des neutres, a été fondée en vue d'un but unique : l'humanité.

Sa création a été inspirée par le désir d'adoucir en quelque mesure les souffrances de la guerre, et cela surtout chez ceux que la blessure, tout en leur laissant la vie, a rendus impuissants et inoffensifs.

Dans cette guerre le nombre colossal des combattants a fait surgir une classe de malheureux qu'on peut appeler nouvelle; car, si elle existait déjà autrefois, elle n'avait jamais atteint les proportions d'aujourd'hui, ce sont les prisonniers. Eux aussi sont impuissants, sans résistance, livrés à la merci de l'adversaire, qui les a forcés à jeter leurs armes, et à lui demander la vie.

Le prisonnier qui est sorti indemne de la bataille est certainement moins à plaindre que le blessé couché dans un lit d'hôpital. Néanmoins la captivité, cet exil forcé, loin du pays, loin des siens avec lesquels les communications sont rares et précaires, l'oisiveté souvent prolongée, causent une souffrance morale intense, qui va croissant avec la durée de la guerre.

Nous reconnaissons qu'en général les pays belligérants ont fait ce qu'ils ont pu pour que la vie des prisonniers fût supportable, et pour ne pas rendre leur condition encore plus malheureuse en y ajoutant la souffrance physique. Les voyages d'inspection de nos délégués nous ont révélé les grandes améliorations apportées, soit dans l'aménagement des camps, soit dans le traitement des prisonniers. Mais nous avons vu dernièrement proclamer un principe, dont l'application tend chaque jour à s'aggraver et contre lequel nous ne saurions protester trop énergiquement, c'est celui des *représailles exercées sur les prisonniers*.

Un belligérant a-t-il des raisons de croire que ses soldats, aux mains de l'ennemi, ne sont pas traités comme ils devraient l'être, ou que l'un d'eux a subi une condamnation qui semble imméritée, il n'essaiera pas de faire appel aux sentiments de générosité de son adversaire. Il ne s'adressera pas aux neutres pour les prier de faire valoir auprès de son ennemi les considérations d'humanité et de justice. Il recourra d'emblée à la loi du talion, et il dépassera même la mesure de ses griefs. Il voudra que la dureté des représailles contraigne l'adversaire à céder; et si celui-ci, au contraire, répond par de nouvelles rigueurs, elles en appelleront de plus sévères encore. Et il arrivera ce que nous voyons aujourd'hui, c'est que les représailles sur les prisonniers deviennent une enchère barbare, dont le mobile est la vengeance, et dont le prix est payé par des innocents sans défense, jusqu'au jour où leur cri de souffrance fera fléchir les autorités de leur pays, et les obligera à renoncer aux mesures qu'ils avaient prises vis-à-vis des prisonniers en leur pouvoir. Ces représailles sont d'autant

plus injustes et cruelles qu'elles sont souvent provoquées par des renseignements inexacts.

Le Comité international de la Croix-Rouge ne saurait rester indifférent devant ce spectacle, devant la négation du principe qui est la raison d'être de la Croix-Rouge. La guerre est par elle-même un fléau assez terrible, pour qu'on n'ajoute pas aux maux qu'elle entraîne, par des mesures d'un caractère inhumain, et par des rigueurs inutiles. Puis, une fois la lutte terminée, si les nations espèrent arriver à une paix durable, le rapprochement ne sera-t-il pas bien plus difficile quand la haine aura été attisée dans les cœurs non pas tant par le combat ouvert et loyal, que par ces souffrances imposées froidement et par calcul à des malheureux livrés sans défense à leurs maîtres ?

Aussi, fidèles au devoir que nous dicte notre qualité de Comité international de la Croix-Rouge, nous adjurons les belligérants de renoncer aux représailles sur les prisonniers et de rompre avec le principe qui les inspire. Ne cherchez plus, leur dirons-nous, à exercer une pression sur vos ennemis par les rigueurs que vous infligez à ceux des leurs qui sont entre vos mains. N'est-ce pas un retour aux procédés des temps barbares, indignes des nations qui ont donné à la Croix-Rouge la place qu'elle occupe dans leurs armées ?

Vous avez une grande sollicitude pour les blessés, vous leur prodiguez vos soins quel que soit le drapeau sous lequel ils ont combattu; à cet égard, de tous côtés, les témoignages sont unanimes; pourquoi les prisonniers seraient-ils traités d'une manière toute différente ? Vous vous plaignez de ce que tels des vôtres souffrent injustement dans leur captivité, pourquoi ne pas faire appel au sentiment de justice de l'adversaire ? Pourquoi ne pas lui proposer, s'il fait droit à votre demande, d'accorder aux siens une faveur semblable ? Et si vous avez de la peine à l'aborder, pourquoi ne pas lui faire faire ce message par un neutre ? C'est là, nous semble-t-il, la rivalité qui devrait remplacer les représailles d'aujourd'hui, rivalité de justice et d'humanité, qui laisserait des souvenirs de reconnaissance et qui contribuerait à éteindre les haines, ce grand obstacle à l'apaisement.

Aussi nous n'hésitons pas à proposer aux belligérants cette ligne de conduite vis-à-vis des prisonniers. En réalisant à leur égard la devise de la Croix-Rouge *Inter arma caritas*, les nations rendraient la guerre moins inhumaine et feraient faire un nouveau progrès à la civilisation.

### AU NOM DU COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE :

Les vices-présidents, Le président,  
Prof. Ad. d'ESPINE, G. ADOR.  
Prof. Ed. NAVILLE.

### Question aux gouvernements des pays neutres

Pourquoi aucun Gouvernement, en se basant sur les principes du Programme minimum de La Haye pour une paix durable, n'a-t-il encore pris l'initiative d'une union commune des pays neutres entre eux ? Il suffirait pour cela que les gouvernements neutres adoptent par entente commune les bases du Programme minimum pour ce qui les concerne. Ils pourront faire ensuite des efforts pour étendre l'adoption des mêmes principes petit à petit à d'autres pays, comme on l'a fait en son temps pour l'union postale universelle. Alors pareille entente internationale pourrait constituer le germe futur d'une organisation supranationale. Pourquoi, encore une fois, personne ne veut-il encore donner le bon exemple ?

D<sup>r</sup> A. FOREL.

Editeur responsable et imprimeur : Fr. Ruedi.